

Les journaux contiennent de longues énumérations des cadeaux donnés à tel mariage. Ils ne disent pas si les objets donnés ont des qualités artistiques ; mais ils ne manquent jamais de vous faire savoir qu'ils sont en or ou en argent massif, ou en pierres précieuses de la plus belle eau.

Malheureusement, ces mœurs des américains trop rapidement enrichis ne sont pas restées de l'autre côté de la frontière ; elles commencent à s'établir chez nous.

Autrefois, ce que l'on admirait dans un bal, ou dans une soirée quelconque, c'était le goût qui avait présidé à l'ordonnance de la fête, et le tact avec lequel la maîtresse de la maison savait la diriger, ainsi que le succès avec lequel elle amusait ses invités. On n'aurait jamais songé à se demander ce qu'elle avait dépensé pour les recevoir.

J'ai connu des maisons où c'était un bonheur d'être invité. Ces maisons n'avaient que de vieux meubles ; on ne faisait pas venir des fleurs de Boston et de New-York pour les décorer. Dans les bals qui s'y donnaient, on n'aurait peut-être pas trouvé une jeune fille portant une robe de soie, encore moins un diamant. Leurs toilettes étaient de ces étoffes légères et vaporeuses, qui font si bien ressortir la fraîcheur du teint. Celles qui les portaient rappelaient les couleurs des lys et des roses.

Mais si, dans les maisons dont je viens de parler, on ne cherchait pas à faire un grand étalage de dépense, en revanche, la maîtresse de maison et ses filles se mettaient en quatre pour amuser leurs invités. Elles montraient tant d'activité, de tact et de goût, que personne ne pouvait s'ennuyer. Bien qu'on sût d'avance, par expérience, que le souper serait excellent, les jeunes gens en voyaient arriver l'heure avec regret, parcequ'ils savaient que c'était le signal du départ, et qu'ils eussent voulu rester plus longtemps dans une maison où ils s'amusaient si bien.

J'ai connu des maisons dont les dîners étaient célèbres dans toute la ville. Le maître ne dépouillait pas les serres de Boston et de New-York pour orner sa salle à manger, mais il donnait des petits plats appréciés de

tous les gourmets, et des vins délicieux. Surtout il tâchait de réunir des gens qui avaient du plaisir à se rencontrer. Aussi s'amusait-on comme on ne s'amuse guère aujourd'hui. Pendant des semaines, on se répétait les bons mots de celui-ci, les traits d'esprit de celui là, et les histoires d'un autre.

Jamais il n'est venu à l'idée de ceux qui avaient assisté à ces dîners de se demander combien ils avaient coûté à leur hôte.

Je me souviens qu'on se moquait pendant longtemps d'un nouvel enrichi qui, y ayant assisté par hasard, avait cru faire un grand compliment au maître de la maison en lui disant au moment du départ : Vous n'avez donné un magnifique dîner, mais il a dû vous coûter bien de l'argent ; je ne pourrais pas en donner un semblable à moins de sept à huit piastres par tête."

On racontait l'anecdote suivante : Tout le monde connaît le tact et l'esprit de lord Dufferin. Lorsque quelqu'un lui était présenté il tâchait toujours de lui dire quelque chose qui lui fit plaisir. Un jour on lui présentait M. B. manufacturier qui passait pour très riche. Lord Dufferin avait été averti que rien ne le flattait plus que de vanter sa fortune. Au moment où on le lui présentait, lord Dufferin lui dit en souriant : " Ah, il y a longtemps que je vous connais de réputation ; je sais que vous êtes aussi riche que Crésus."

M. B. flatté du compliment répondit : " Milord, je ne connais pas ce M. Crésus, mais, sans me vanter, je crois que je pourrais mettre piastre pour piastre avec lui, *I think I could put dollar for dollar with him.*"

A l'époque dont je parle, les amusements de société consistaient, si la compagnie était peu nombreuse, à causer, à jouer au whist ou aux dominos et à faire des charades. Que d'esprit j'ai vu déployer à ce dernier amusement. Alors comme aujourd'hui, il y avait des imbéciles des deux sexes. Un jour qu'on venait de faire plusieurs charades qui avaient bien fait rire la compagnie, une vieille dame qui a dû aller tout droit au royaume des cieux promis aux simples d'esprit, s'émerveillait du génie qu'il fallait avoir pour toujours trouver le

mot des charades proposées. Elle aurait, disait-elle, donné tout ce qu'elle avait pour pouvoir en faire autant. " Mais, madame, lui dit un de ceux qui étaient là, vous n'avez pour cela qu'à vous en donner la peine. Tenez, je vais vous proposer une charade, et je parie que vous en trouverez le mot de suite." La dame avait eu deux maris, M. S. et M. P. Il lui donna pour charade le nom de son second mari. " On fait telle chose avec mon premier, telle chose avec mon second, et mon tout est une jolie femme veuve de deux maris." Elle comprit bien que la jolie veuve de deux maris c'était elle, et elle s'écria : " mais, en effet, rien de plus simple : mon premier c'est M. S., mon second c'est M. P., mon tout c'est moi-même. Franchement, je n'aurais jamais cru que c'était si facile." Tout le monde se tordait de rire, et plusieurs vantaient le talent pour la charade de cette brave femme, qui est restée convaincue que si elle ne faisait pas de charades c'est qu'elle ne voulait pas s'en donner la peine.

Lorsque la compagnie était nombreuse, les jeunes gens dansaient et les vieux jouaient au whist dans une pièce qu'on avait réservée pour cela. Entre les danses, on faisait chanter des invités dont le talent musical était connu, on lisait des morceaux choisis de littérature, on récitait des monologues.

Quelquefois, au lieu de soirées dansantes, on donnait des représentations dramatiques. J'ai vu un jour dans des salons de Québec, *Les Portraits de la Marquise, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, Les Absents, Le Monde où l'on s'ennuie, Le Passant.* Je vous assure que l'on ne s'ennuyait pas du tout dans le monde où l'on se livrait à ce genre de récréation. D'abord, les répétitions tenaient en haleine pendant des semaines les acteurs, actrices et leurs amis des deux sexes. Comme on avait hâte de voir quelle mine auraient, sous le costume de leurs rôles, les jolies filles qui les devaient jouer, et comment elles s'en acquitteraient ! Et le jour de la représentation, il fallait entendre les exclamations admiratives de l'auditoire, à la vue des marquises coquettes, âgées de dix-huit ans, et des duchesses